

Lumen

Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies
Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

LUMEN

Introduction

Servanne Woodward

Volume 25, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012072ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012072ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude
du dix-huitième siècle

ISSN

1209-3696 (print)

1927-8284 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Woodward, S. (2006). Introduction. *Lumen*, 25, ix–xxiii.
<https://doi.org/10.7202/1012072ar>

Introduction

Plusieurs des participants au congrès de l'Université Western Ontario (London, octobre 2004) ont traité du sujet proposé, «La machine, l'automatisme, le système». Jean-Luc Martine passe ainsi en revue les fluctuations étymologiques et historiques du mot «machine», qui chez Marivaux, par exemple, s'appliquerait moins aux «machines» de l'opéra qu'à la pantomime de la séduction. La machine s'apparente au secret menaçant, à la machine de guerre, aux feintes stratégiques, en un mot, au leurre. Ce qui se donnait pour accessible ou acquis ne l'est pas. Le rapport problématique de la machine au savoir est qu'elle a aussi un rapport à l'ignorance. Au mieux elle communique un savoir dit «artificiel», divorcé de l'expérience vécue, dont la communication est toujours problématique. Elle promet une constitution objective et décomposable, une fabrication qui se présente comme transparente, compréhensible et vérifiable, au moins dans son fonctionnement, et qui pourrait devenir une preuve «visible» et positive du contrôle de l'homme sur son univers immédiat, au moins sur celui qui procède de l'humain. Peut-être que l'homme pourrait aussi se permettre un contrôle au moins partiel sur son destin, voire par contre-coup, sur ce qui le distingue de la machine et du reste du monde, ce qui lui donne cette preuve de vie autoconstitutive : *Je pense donc je suis.*

Avant ce recueil, Alan Charles Kors a été à l'origine d'un numéro spécial de la *Revue des sciences humaines* de 1982, «La machine dans l'imaginaire (1650-1800)». Les auteurs rassemblés dans ce numéro en venaient à un consensus : le lien entre l'homme et la machine devient problématique à partir de Descartes, qui catégorise l'animal comme mécanisme afin que l'homme s'en différencie par l'âme. C'est aussi la conclusion de Sébastien Charles, qui constate ici l'impact cartésien sur les philosophes des Lumières s'étant réclamés de Locke. Descartes force son argument à cause d'un enjeu théologique sur la question de la douleur, ravivé au XVIII^e siècle par le traumatisme du tremblement de terre de Lisbonne. Sébastien Charles pose quant à lui la question de la douleur animale : soit elle est tout simplement niée (les animaux ne souffrent pas quelle que soit l'évidence : Descartes) ; soit la douleur est absolument nécessaire à la conservation de l'individu, humain ou animal, qui sans elle ne subviendrait pas à ses besoins (il s'agit donc encore de perfection organisationnelle, selon D'Holbach). Ainsi, le monde reste

bien «fait », par le dessein d'un grand ingénieur (Dieu ou la Matière), même chez les matérialistes. Il est donc très difficile de se défaire du carcan cartésien et idéaliste pour les philosophes des Lumières.

Il est ironique de penser que ces derniers devaient faire la somme de l'entendement humain, lançant la fondation d'un monument du savoir érigé dans l'urgence et le besoin d'une reconstruction permanente. A la base donc, on trouve des catégories et classifications périmées et cependant entravantes et difficiles à renouveler, freinant l'élan par tout le poids des structures qui soutiennent la vie intellectuelle, créative, et les valeurs du temps.

Newton se permet plus d'optimisme dans la *Query 31* de son *Opticks*, en notant «une très grande avancée de la philosophie». En 1673, il écrit «De ære et æthere», où il cherche à lier directement la cohésion et la densité. Laura Benítez montre que les diverses hypothèses newtoniennes sur la matière sont remplacées par des constructions théoriques comme les principes du mouvement, tels qu'exprimés en langage mathématique. Donc le grand progrès annoncé est le passage d'une voie épistémologique réflexive à une voie critique, et en ce qui concerne la physique, un passage de la mécanique à la dynamique.

À partir d'une analyse structurelle de la «Profession de foi du vicaire savoyard» de Jean-Jacques Rousseau, Marc-André Nadeau révèle l'articulation des différentes formes de scepticisme qui sont mises en œuvre : scepticisme apparent, scepticisme radical (ou pyrrhonisme) et scepticisme involontaire. Étant donné qu'un mouvement d'oscillation entre ces différentes formes paraît être la position finale de Rousseau, sa métaphysique peut, dans une certaine mesure, être qualifiée de *sceptique*. Pour cette minutieuse lecture rousseauiste, Marc-André Nadeau s'est mérité le prix Mark-Madoff 2004, remis à la meilleure communication étudiante francophone présentée au congrès de la SCEDHS.

Jacques Charles Lemaire observe qu'en France, c'est sous l'impulsion d'Helvétius et de Lalande que les loges maçonniques consacrent une partie de leurs activités à la diffusion d'un savoir relatif aux sciences exactes. Elles organisent un enseignement destiné à la société mondaine et comptent dans leurs rangs Condorcet, Mesmer, Franklin et Court de Gébelin. Dans l'esprit de l'*Encyclopédie*, les francs-maçons œuvrent en faveur du développement technique, comme en témoignent les recherches de Jacques-Étienne Montgolfier et de Jean-François Pilâtre de Rozier, pionniers de la navigation aérienne.

Dans une session mémorable d'ASECS sur les aérostats (Avril 2002, Colorado Springs, incluant Wilda Anderson, Paul Benhamou, et Jean Goulemot), il a été question de l'expérience scientifique comme occasion de sociabilité et d'enthousiasme pour les temps modernes, conférant du prestige aux participants, donnant l'idée de la responsabilité des scien-

tifiques vis-à-vis du public qui fut finalement averti des jours de lancée d'aérostats... Pam Perkins nous parle ici de l'aspect spectaculaire, touristique et de la dimension de sociabilité que la science et ses spectacles pouvaient susciter. La science donne lieu à un rassemblement chaleureux. Elle est source de consensus social, selon les activités de la Lunar Society de Birmingham, dont le prestige rayonnant attirait les touristes. Perkins souligne le caractère ludique d'activités ésotériques peu soucieuses des frontières entre les disciplines scientifiques et littéraires par exemple. En fin de siècle, Perkins note cependant la montée d'un antagonisme (ayant toujours été présent — parfois à bon escient), qui a conduit la population à briser le laboratoire de Priestley. La vindicte publique voyait alors l'application de la mécanique comme une menace, qu'il s'agisse de l'expérience de la pompe à air asphyxiant un oiseau, ou de l'invention de la guillotine. Selon l'opinion publique du temps, la machine aurait ainsi à voir avec le désir de pouvoir, le voyeurisme et peut-être le sadisme.

Jean-Luc Martine reprend d'anciennes connotations du mot machine comme machination, ruse, trucage. C'est même ce dernier sens qui définirait essentiellement la machine comme art, artifice, produit de l'ingénieur, à la fois éblouissante, surprenante, source de spectacle, merveilleuse en somme, et cependant peut-être l'inverse du merveilleux et du conte de fée qu'elle évoque néanmoins. Ces thèmes sont abordés par Guy Spielmann dans son analyse des planches de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot sur l'Opéra de Paris, et par Anne Marie Link dans son étude des illustrations encyclopédiques allemandes, qui cherchent à donner un compte rendu global de l'histoire.

Guy Spielmann observe, comme d'autres l'on fait avant lui, que les petites vignettes représentant le spectacle de la machine en marche et les pièces détaillées des machines n'expliquent en rien leur mouvement, ce que les commentateurs des planches finissent pas admettre eux-mêmes. Il faut qu'une personne du métier démontre leur fonctionnement. Ce qui rend particulièrement touchantes ces planches sur l'Opéra de Paris, incluses dans un ouvrage qui se proposait de recueillir le savoir humain pour le diffuser, l'entretenir et le propager, c'est que précisément le savoir-faire des machinistes était alors en passe de sombrer, dans le démantèlement d'un outillage qui rendrait certains spectacles obsolètes. Toute une tradition du spectacle se basait sur les possibilités techniques propres à cette salle, à ses machines et à ses machinistes ; c'est donc la disparition de l'un des arts les plus prisés du siècle que les planches enregistrent.

Jay Macpherson plaisante sur le fait que dans les productions modernes de *La Flûte enchantée* le personnage de Sarastro arrive à pied, plutôt que juché sur un chariot triomphant tiré par six lions. A l'heure où

Pavarotti chante à l'ouverture des Jeux Olympiques d'hiver à Turin (juste après que les Rolling Stones soient intervenus au Superbowl), Jay MacPherson fouille dans les dédales des sources et influences diverses du livret de Shikaneder, nous éclairant sur un art fait d'emprunts, de ricochets, de prise en compte des connaissances, des attentes et des goûts du public, de ce qu'il a vu, de ce qui vient de se faire. Entre l'innovation et la tradition cette musique a particulièrement besoin de décors : la scène nous apporte le monde, du Pérou à l'Égypte et aux druides, tous les prêtres réconciliés dans une théologie naturelle commune.

Guy Spielmann nous fait réfléchir au rôle prépondérant des machines dans la création même des opéras, combinant une série d'accidents «magiques» possibles, et peut-être attendus de l'auditoire. Le spectacle des machines était-il apprécié pour son artificialité ou pour la perfection de son leurre ? Pour reprendre la réflexion de Jean-Luc Martine, est-ce que l'opéra est un art favori du siècle parce qu'il offre un spectacle géométrique (musical), mécanique (visuel), de l'homme (la voix) en tant que «fragment intelligible d'une matière agencée» synchronisée et en harmonie avec l'organisation du monde, ou parce que l'auditoire est sensoriellement saturé, témoin d'un «dynamisme inaperçu et où prolifèrent les formes neuves» ?

Diderot pense que certaines inventions scientifiques ont reconfiguré le rapport de l'homme à la nature : la poudre à canon, la boussole et l'imprimerie l'auraient changé (soit en le détournant, soit en le rendant à son destin). Les volumes retraçant l'histoire universelle en Angleterre et en Allemagne montrent une vignette invitant l'homme à poursuivre son destin, son exploration, ses voyages, selon Anne-Marie Link. Le frontispice de l'édition allemande de *A Universal History from the Earliest Account of Time* (fig. 3) montre clairement que le futur (incarné par des *putti*) est lancé sur la voie du savoir et de la technique. Au premier plan les chérubins jouent avec un tapis de boussoles, compas, palettes, drapeaux, canons : une invitation au travail... En allant à l'inverse du sens horaire, on passe de l'Univers à l'Antiquité, puis aux temps modernes aux pieds de la Vérité dévoilée, aux nations européennes, asiatiques, puis plus «neuves» comme les hommes aux lances et arcs l'indiquent avant d'arriver à des palmiers et à des monts inconnus et déserts, vers lesquels vole l'ange du temps — ce dernier invitant l'Europe à coloniser les «déserts», parmi lesquels se trouve le continent américain. Le lectorat envisagé, dont Anne-Marie Link décortique la mise en perspective visuelle, est de toute évidence eurocentrique, mais il est intéressant que ce dernier soit indifféremment anglais ou allemand. Il serait souhaitable que des recherches futures se penchent sur les représentations historiques proposées par des cultures non-européennes, en se demandant par exemple si elles sont elles aussi autocentrées, et par des mécanismes

semblables, ou si elles présentent des différences essentielles avec le modèle occidental. La perception des européens en tourisme ou dans leur entreprise coloniale peut avoir été documentée par leurs hôtes et mériterait plus d'examen qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Est-ce à dire que notre tradition et nos «savoir» européens sont comme les décors de l'Opéra de Paris, une panoplie en passe de devenir orpheline, et que leurs machines sont des reliques de spectacles et de générations disparues gardant le secret de leur démonstration, pour devenir indices d'oubli? Est-ce à dire qu'une certaine tradition des Lumières soit à récuser — et ce peut-être déjà selon ses propres valeurs? Quelles seraient les implications de la critique d'une autre culture déconstruisant l'héritage européen selon son propre «centrisme»? Que retire-t-on d'une relecture du XVIII^e siècle européen à la loupe du vingt-et-unième siècle et de nos pratiques présentes, comme celle à laquelle procède Birte Giesler?

Dans son article sur le conte de fée de Friederike Helene Unger, *Prince Bimbam*, celle-ci propose une lecture féministe de l'histoire d'amour entre un homme et la femme qu'il a rêvée, révélant les mécanismes historiques contrôlant la construction de la masculinité et l'idée de l'autonomie créative masculine. Birte Giesler montre de quelle manière Unger attaque l'idée d'autonomie masculine enfermée dans l'auto-érotisme et liée au génie créateur indépendant qui ne produit qu'un amas de matière empruntée. Son article pourrait évoquer d'autres contes comme *Pinochio* (comment devenir un homme avec l'aide de la magie?). La femme artificielle du *Prince Bimbam* rappelle plus directement la recherche actuelle sur Lara Croft, l'héroïne de jeu vidéo récemment interprétée par Angelina Jolie dans un film occasionné par le succès sans précédent de *Tomb Raider*. Le bain de sang du Prince Bimbam qui doit le laver de sa féminité (de sa castration) présente des affinités avec les lectures féministes détaillant la construction imaginaire des hommes pendant qu'ils sont engagés dans un jeu vidéo dont le personnage central, qu'ils font évoluer, est l'ultra féminine Lara Croft¹. Si le joueur contrôle les actions de Lara (elle est sa marionnette), il s'identifie aussi à elle et partage son enveloppe corporelle en s'insérant dans son monde virtuel — mû par ce personnage de création fantaisiste (que nous supposons d'origine virile).

1 cf. Helen W. Kennedy, «Lara Croft : Feminine Icon or Cyberbimbo? On the Limits of Textual Analysis» dans *The International Journal of Computer Game Research* 2.2 (December 2002) ; accessible à <http://www.gamestudies.org/0202/kennedy>.

Robert Eggleston pense que la pièce *The Careless Lovers* d'Edward Ravenscroft est particulièrement novatrice en matière de représentation sexuelle, grâce au personnage d'Hillaria qui, vêtue en homme, séduit les femmes avec plus de succès que les hommes, et prend le contrôle de son contrat de mariage avec une surprenante fermeté — un contrat stipulant que les époux pourront se tromper l'un l'autre sans interférence, et que, bien au contraire, ils s'entraideront jusque dans l'éducation de leurs enfants illégitimes. Ce thème de l'adoption d'enfants illégitimes évoque Diderot. Robert Eggleston espère que cette pièce recevra enfin la reconnaissance qu'elle mérite, et qu'elle ne sera plus considérée comme une farce légère, un simple plagiat de Molière. Il estime que le traitement respectueux des bourgeois y révèle un changement des mentalités, en faveur de la bourgeoisie. Le mariage entre une servante et un gentilhomme noble est à cet égard novateur. Si Marivaux a lui-même envisagé de tels mariages dans *La Double Inconstance*, Eggleston montre que, dans *The Careless Lovers*, la noblesse ne dépend plus d'un titre ni même d'une essence, mais d'un comportement. Le personnage de De Boastado prouve que la vantardise peut faire tomber le noble bien plus bas que l'honnête bourgeois, lequel peut, en contrepartie, atteindre une certaine noblesse de caractère. *The Careless Lovers* chercherait ainsi à redresser certaines injustices sexuelles et sociales ; certains de ses thèmes rappellent très fortement Marivaux, qui a d'ailleurs lui aussi reçu pendant longtemps une réception mitigée.

Si Eggleston veut réinscrire *The Careless Lovers* dans l'histoire littéraire, Noelle Gallagher s'interroge sur les raisons de la « canonisation » de *Moll Flanders*, dans un article qui lui a valu l'octroi du prix Mark-Madoff 2004, remis à la meilleure communication étudiante anglophone présentée au congrès de la SCEDHS. Gallagher évalue ce récit à la première personne englobant plusieurs voix non différenciées. Son succès doit peut-être beaucoup au « genre de l'histoire secrète » exploité par Defoe dans *The Secret History of the White Staff*, un type de narration qui exige une évaluation personnelle des lecteurs, et qui « défie ponctuellement l'ordre politique et social ». Le jugement des lecteurs de *Moll Flanders* peut en effet rester en suspens, selon leur type ou leur degré d'identification à la voix narrative. La tension que crée la narration est partiellement résolue par le déménagement de Moll en Virginie, où une nouvelle société permet à « bien des anciens de Newgate » de se réformer pour participer de façon positive à la construction de la société. Un concept fluide de l'individualité ressort de cette narration à la première personne, fondée sur la pénétration simultanée de la psychologie criminelle, et de l'état d'esprit de la victime, avant et après le crime, en même temps que sur les mobiles de la participation du public au crime de Moll, soit comme agent actif, lorsqu'elle s'avère adepte à manipuler les foules, soit comme

auditeur sympathique, partisan de cette héroïne jusque dans ses actions criminelles.

Pam Perkins nous le faisait déjà pressentir, la Lunar Society, dans la perspective de l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle, était parfois perçue, négativement, comme un repaire de Jacobins potentiels. L'aspect spectaculaire de cette société d'intellectuels peut avoir été perçu en termes de quête de pouvoir. Les parodies de leurs excentricités, de leurs inconvenances et de leurs pertes de contrôle lors de certaines expériences peuvent avoir fait naître le soupçon qu'il y avait bien là quelque but de prosélytisme et de jeu d'influence sur le «public». Jean-Jacques Tatin-Gourier parle même de ces spectacles applaudis des nobles et qui auraient contribué à leur propre chute. Quoi qu'il en soit, Noelle Gallagher, Pam Perkins et Jean-Jacques Tatin-Gourier introduisent la question de l'implication de soi par rapport au spectacle. Finalement, il n'y a pas de mise en scène innocente, ni d'histoire interprétée «gratuitement».

Nicholas Hudson interroge le terme que nous utilisons pour définir les bornes de notre discipline, «l'âge des *Lumières*». Ce terme viendrait d'un mouvement ponctuel et bref propre à l'Allemagne, et qui se généraliserait abusivement. L'article suggère que l'histoire et la politique ont eu un impact sur la recherche concernant cette époque. L'article nous invite à observer certaines précautions, afin d'éviter les idéaux pseudo-historiques protéiformes et taillés sur mesure pour s'adapter au nationalisme local dernier cri, ou aux coups de mode éphémères nourris par les corporations journalistiques pratiquant une «information» commanditée. Comme le font nos collègues ici, il faut se méfier des projets de falsification de la mémoire.

À ce propos, Jean-Luc Martine et Nicholas Hudson cherchent à éviter les emplois anachroniques des mots, examinant leur provenance et leur charge ainsi que leur dérive au cours de l'histoire. La vignette que nous présente Anne-Marie Link est une autre mise au point sur la conception de l'histoire, alors que Jean-Jacques Tatin-Gourier parle de la constitution d'une mémoire de la fin de l'Ancien Régime, et de la continuité d'une identité française, à la fois historique et littéraire, au delà des changements de régimes.

Sa phrase de clôture est une boutade optimiste sur la continuité de l'influence philosophique, de ses idéaux spéculatifs et intellectuels, de sa confiance dans le progrès social, et sur la survivance française de Voltaire et Rousseau, ou de l'identité française à travers eux. Y aurait-il quelque inquiétude finalement, face au sujet qu'il soulève, et qui concerne les disciplines conjuguées de l'histoire et de la littérature ? La censure, comme la coercition idéologique et politique, passe par une altération de la valeur de certains mots et un révisionisme programmatique manipulant la mémoire «officielle» et institutionnelle, annexant l'arrière-cuisine

de l'histoire littéraire (et des maisons d'édition). C'est finalement en lisière de l'histoire et de la littérature, dans le genre des mémoires, que se positionne une lutte identitaire moins difficile à désengager des enjeux politiques, du moins pour ceux qui peuvent ou veulent prendre la peine de les lire.

Stéphanie Massé, enfin, exhume une pièce libelle de l'époque révolutionnaire, *La France foutue*, sorte de défoulement ludique jouant sur la mécanique de la métaphore sexuelle. Dépliant patiemment l'allégorie, elle montre comment chaque image lubrique représente une péripétie historique, et comment chaque événement historique est traduit en termes de lubricité. Ce texte évoque très fortement ce que Robert Darnton rapporte du mode de diffusion de l'information tel que pratiqué à Paris sous l'Ancien Régime : chansons et romans à clé étaient monnaie courante, et comparables aux « blogs » informatiques d'aujourd'hui².

* * *

Many panelists responded to the conference theme 'Machines, Automatism, Systems.' Jean-Luc Martine reviews the etymological and historical fluctuations relevant to the word 'machine.' For Marivaux the 'machines' of the opera apply to the alluring and contrived pantomime of seduction rehearsed by a deceitful lover. Machines evoke menacing secrets, war engines, strategic deceptions — to sum up, they are lures. They are apparently accessible, positively present, and yet evasive.

The machine relates to ignorance. We do not know immediately how it functions, nor even what it accomplishes: it entertains a problematical relationship to knowledge. At best it communicates an artificial knowledge divorced from lived experience, which is considerably more difficult to convey. It promises an objective, dissectable transparent fabrication, understood and verifiable, at least when it functions, tangible in its operation as a positive index of human control over an immediate universe. Machines and systems (even theoretical or moral

2 Voir le site Wisconsin Public Radio <http://www.wpr.org/book/050410a.html>, programme #05-04-10A, date de diffusion le 21 mai 2006, une heure de l'après midi, émission « To the Best of Our Knowledge ».

systems) raise the hope that perhaps human beings can control their destiny, penetrate the mysteries of inanimate surroundings, and, by contrast, may prove to us that we are endowed with autonomous life: I think, therefore I am.

Alan Charles Kors inspired a special issue of the *Revue des sciences humaines* in 1982, on the imagination surrounding the idea of the machine from 1650 to 1800. The authors of that issue convened prior to the publication, and they came to a consensus: the relationship between man and machine becomes problematical when Descartes categorizes the animal as a mechanism, different from humanity because the latter is endowed with a soul. This is also Sébastien Charles's contention as he records the Cartesian impact on the philosophers who sought to follow Locke instead. Descartes is keen on accommodating the theological question surrounding the experience of pain (a debate which may have been revived in the eighteenth century at the time of the Lisbon earthquake). Charles focuses on animal suffering: either it is deemed non-existent (an outrageous claim in view of common experience — Descartes), or it is considered necessary to the conservation of live organisms (it is then still a question of the structural perfection of matter — D'Holbach). Thus the world is well 'made' according to the great engineering of God or Matter. For the eighteenth-century philosophers, it remains very difficult to hatch out of the Cartesian-idealist shell.

The Enlightenment philosophers urgently compiled a monument to human understanding that would have to remain under constant reconstruction upon obsolete categories and classifications proving to be cumbersome and difficult to renew, and imposed their gravity on any forward motion in the realm of the intellect, on human creativity, and values. Newton was more optimistic, as Laura Benítez points out. The brief essay 'De ære et æthere' written in 1673 is fully concerned with the problem of matter; nevertheless, Newton proposes different theories that entail diverse ontological and epistemological foundations. His problem is to find a direct connection between cohesion and density and its causes, but finally he decides to solve this problem in a very different way. Benítez's aim is to show that the diverse hypotheses on matter that Newton proposes are ultimately replaced by theoretical constructions: the principles of motion that can be expressed mathematically. So the 'very great step in philosophy' that he refers to in *Query 31* of the *Opticks* is precisely a change from the epistemological reflective way to the critical one and for his physics, it represents the change from mechanism to dynamics.

On the other hand, Rousseau's 'Profession de foi du vicaire Savoyard' turns out to be ridden with skepticism: it is an alternation of apparent, radical, or involuntary skepticism, according to Marc-André Nadeau,

who concludes tentatively that Rousseau's metaphysical point of view is a movement from one form of skepticism to another. Marc-André Nadeau received the 2004 Mark-Madoff Prize for the best Francophone paper presented at the CSECS.

Jacques Charles Lemaire observes that in France, Helvétius and Lalande steered Masonic Lodges towards the communication of knowledge relating to exact sciences. They launched a didactic project aimed at worldly circles, including Condorcet, Mesmer, Franklin, and Court de Gébelin. In keeping with the spirit of the *Encyclopédie*, Free Masons favored technical developments such as the flight experiments conducted by Jacques-Étienne Montgolfier and Jean-François Pilâtre de Rozier.

In a memorable session involving hot air balloons (ASECS 2002 with Wilda Anderson, Paul Benhamou, and Jean Goulemot), such experiments were characterized as socialite spectacles, conveying prestige to the times and to the pilots of the contraptions. The 'ascensions' also contradicted the idea that humanity is central to the earth, but hopes to encounter heaven artificially. They even fostered some notion of public accountability when the villagers required prior notification of the events.

Pam Perkins also speaks of scientific manifestations adding touristic appeal and promoting sociability. She depicts science as playful and warm gatherings fostering social consensus and erasing disciplinary divisions, as practiced by The Lunar Society at Birmingham. She relates the growth of an antagonism between science and the public. At the end of the century, the people damaged Priestley's laboratory. It turns out that mechanical applications also could be perceived negatively, as in the case of the air-pump killing of a bird through oxygen deprivation, and during the French Revolution, when the machine most obviously decried was the guillotine. What worried anti-Jacobines was the association of machines with abusive (illegitimate?) power and voyeuristic sadism.

Martine alerts us to the ancient connotations of scheming, trickery, and craftiness associated with the word 'machine.' Noelle Gallagher alludes to it as well and Guy Spielmann surveys the function of machines at the Parisian opera house. The machine is marvelously surprising, a source of spectacle that one would expect originating from the wave of a magic wand, and yet rational, real, and quite the opposite of a fairytale. He observes that the engravings of the *Encyclopédie* depicting the Opéra de Paris follow two modes of representation: the detailed elevation of mechanisms and their pieces — and it is impossible to interpret how the pieces fit and move without the intervention of the machinist's demonstration; and from the unrevealing perspective of the spectators is the

stage itself fully decorated and set. These prints contain pathos insofar as the illustrations propose to gather human knowledge about the elements necessary to create stage magic at a time when the machines of the opera had become obsolete. Complete with its numerous yet limited set of machines, the stage of the Opéra de Paris had fostered a spectacular tradition which was then in the process of vanishing.

Jay Macpherson jokes about the pedestrian arrival of Sarastro in our contemporary productions of *The Magic Flute*, whereas of old, he would first enter the stage on a triumphant carriage drawn by six lions. Macpherson mentions other composers' jealousies of the most lavish sets of temples. Sequences of shows impart added meaning to each production. At the time when Pavarotti opens the Winter Olympic games in Torino (an international and Italian high culture echo of the Rolling Stones's American pop culture Superbowl performance — an appropriate opening which lends some superlative quality to the Olympics), Macpherson attempts to recreate for us the sequence and network of shows reverberating upon each other during a small segment of time in eighteenth-century Germany. Situated between innovation and tradition, operatic music needs a decor: the stage gathers the world, conflating time as well. Thus, during the span of a couple of hours, Sarastro brings us Peru, ancient Egypt, and the druids under one roof, all religions reconciled by a common natural theologic principle and musical harmony.

Spielmann reflects on the prominence of machines in a spectacle likely dictated by their sequenced combinations during their 'magical' interventions. The spectacle provided by the machines was probably eagerly anticipated by the audience who must have known from previous shows what kind of effect they produced. This raises a few questions about the pleasure to be obtained by a limited number of magical effects already seen many times. Was the spectacle engineered by machines appreciated for its artificiality or for the illusion of supernatural 'authenticity'? To return to Martine, is the opera favored because it offers a tangible manifestation of (musical) geometry, of (visual) mechanic or dynamic, and of humanity, hereby represented by voice as an 'intelligible fragment of structured matter' synchronized and harmonized with the world? Or is the audience pleased because of a relative saturation of sensorial perception, letting them witness 'a hidden dynamics where new forms multiply?' And is the pleasure of saturation heightened or lessened by the controlled setting limiting the surprises to known phenomena?

Diderot held some scientific discoveries responsible for the alteration of the face of the earth: cannon powder, the compass, and the printing press. Those are the instruments displayed in the constitution of a

universal history, as Anne-Marie Link reflects on the British and German volumes of *A Universal History*. The front page of the German edition invites readers to pursue their destiny and travel the earth. Figure 3 shows the future incarnated in the *putti* toying with mechanical instruments of knowledge; scattered around them are cannons, flags, compasses, paint: our invitations to work. Counterclockwise, the universe unfolds in time: antiquity and modern times at the feet of Truth unveiled. Then the universe is geographically laid out: European nations, Asia, and new worlds are represented by men sporting lances and bows before palm trees and 'deserts' as the destination of 'father time' — an ominous perspective in colonial terms.

A certain Enlightenment stands to be actively abandoned or condemned by the very values it fostered. Birte Giesler reports on Friederike Helene Unger's widely forgotten fairytale 'Prince Bimbam,' which gives a gendered reading of the love story between a man and his dream woman, revealing the social and historical mechanisms behind the construction of masculinity and the idea of male autonomous creativity. Giesler shows how Unger simultaneously debunks the idea of male autonomy locked in auto-eroticism and yet hopelessly bound to female identity, and the 'independent' creative genius who produces nothing but a patchwork of borrowed material. Her article could evoke other tales, such as the 'Pinocchio' story (how the puppet may become a man with the help of female magic). Prince Bimbam's artificial woman irresistibly brings to mind recent research on Lara Croft, the comic book heroine most recently embodied by Angelina Jolie following the supreme success of *Tomb Raider*, now in its fourth edition for the xbox 360 (2006), a video game classified RPG (role playing game). Bimbam's bath of blood to wash away castration (his femininity) resonates with gender studies readings which detail the involvement of male players in the video game centered on Lara Croft as the character controlled by the console.³ If the male player controls Lara's actions (she is his puppet), he also identifies with her and shares her physical shell as he is carried forth in her artificial world — puppeteered by this (assumedly male) fantasy of his.

Robert Eggleston thinks that *The Careless Lovers* by Edward Ravenscroft has been overlooked. He recommends the play for its original representation of gender roles: Hillaria can seduce other women in her

3 Cf. Helen W. Kennedy, 'Lara Croft: Feminist Icon or Cyberbimbo? On the Limits of Textual Analysis,' in *The International Journal of Computer Game Research* 2.2 [December 2002]: 4. Available at the web site <http://www.gamestudies.org/0202/kennedy>.

male regalia. She also negotiates her wedding contract so that infidelities are facilitated for both members of the couple, and so future 'illegitimate' offspring may be integrated into the household, an important socio-political issue. Diderot fantasizes about such adoptions, and the fate of children will be the concern of populist authors such as Dickens. Eggleston finds the respectful treatment of the bourgeois father goes beyond Molière's model and the marriage of a servant to a gentleman is far more daring politically than previously recognized. Nobility does not pertain to birth but to behavior. Eggleston concludes that the play suggests redressing sexual and social injustices.

While Eggleston wonders why *The Careless Lovers* receives little critical attention, Noelle Gallagher, in her 2004 Mark-Madoff Prize winning essay for the best student paper in English, elucidates the reasons behind the canonization of *Moll Flanders* as a first-person narrative merging several voices in an apparently seamless fashion. She argues that its success owes a lot to the 'secret history genre' exemplified by Defoe's *The Secret History of the White-Staff*, as a type of narration demanding an evaluation on the readers' behalf, and proposing 'challenges to social and political order.' Perhaps the readers suspend their judgment depending on whether or not they identify with the narrator. The narration creates tensions partly resolved by Moll Flanders's move to Virginia, where a new society allows 'Many a *Newgate* bird' to become valued citizens in the New World. A fluid concept of individuality emerges from this first-person narration based on penetrating at once the criminal mind, the mental viewpoint of the victim before and after the crime, and the public's participation in Moll's crime, either as a mass of active agents when she manipulates the crowds to her advantage, or casted as the sympathetic audience rooting for her as she commits criminal acts, thereby composing a crowd of sympathetic readers.

As Eggleston and Perkins intimate that spectacles could be perceived in terms of Jacobin politics, Jean-Jacques Tatin-Gourier shows how the nobility applauded shows that were precursors to their atrocious demise. Eventually, one is to conclude that there is no innocent staging, and that any 'history' (or story) is to be interpreted at a cost.

Nicholas Hudson questions our general use of the term 'Enlightenment' to describe the timespan of our discipline. This word comes from a brief period of German intellectual history aggressively spread to other national literatures. For instance, the French term in the North American academic tradition could have been 'The Age of Voltaire.' The article suggests that national history and politics have had an impact on our practices of eighteenth-century research. The article is valuable because it proposes that we exercise caution so that we avoid the pitfalls of shape-shifting pseudo-historical ideals adapted to the latest local nation-

alisms, or the breakthrough ephemeral fashion scoops supported by journalistic corporations practicing information made to order. As this volume demonstrates, our colleagues seem vigilant regarding falsification of memory.

Martine and Hudson caution us against anachronistic uses of words, such as 'machine' and 'Enlightenment.' Anne-Marie Link also questions the constitution of History, of its coherence and its destiny, through the engravings of German eighteenth-century illustrated volumes. Commenting on the impact of this conference paper, Madeline Lennon wrote:

The engravings are analyzed with respect to form and content, suggesting ways in which they lead the reader from text to visual representation and to a different way of 'knowing' history. A telling case is made for the strong European position established through the use of dominant imagery linked to the classical tradition of figural representation as foreground markers that locate a specific position with respect to non-Western history for example. Besides this interpretation and analysis of *frontispieces* and individual images, the author also relates the functioning of the illustrations to the movement of the text, suggesting ways in which they assist the reader in understanding historical events.

Indeed we may check whether there are any Asian reports on European tourists, or Asian-centered views of the universe in order to see if such 'centrisms' work differently than Eurocentrism, which is by now well documented and analyzed. Link's merit is to detail its perspective visually to examine how Eurocentrism functions in visual representation as a systemic perspective of the universe. Contrasting studies would need to be developed in order to provide a global 'memory' of eighteenth-century dynamics in this regard.

One of our plenary speakers Tatin-Gourier surveys the constitution of memory for the end of the Ancien Régime, and the continuity of a French identity beyond all changes of regimes — an identity resting on the combined fields of history and literature. His closing remarks optimistically project the continuity of the philosophical heritage of Voltaire and Rousseau for French identity or its perennial form through them. After all, would there be grounds for anxiety in the perspectives he highlights as they involve the disciplines of history and literature? Censorship, as well as ideological and political coercion, translate into an alteration of the values ascribed to selected words and a programmed revision of official and institutional history — a history involving suspect omissions in the constitution of the literary canon (and in the volumes selected for printing by publishing houses?). It is at the intersection of history and literature that Tatin-Gourier seeks the signs of a struggle for French identity imbedded in the memoirs. The latter may be easier to

disentangle from political smoke screens than could have been foreseen, at least it is easier for those who can or will take the trouble to read them.

Perhaps Stéphanie Massé did just that when she went to visit the 'hell' of the BN in Paris, in order to exhume one of the libellious plays of the revolutionary period, a play involving sexual allegories such as 'La France foutue,' detailing historical peripeteia as a series of obscene caricatures. Its mechanism evokes the 'blogs' of the Ancien Régime as described by Robert Darnton in an interview comparing the way news were spread in eighteenth-century Paris to the modern Internet.⁴

SERVANNE WOODWARD
The University of Western Ontario

4 The comparison was made by Robert Darnton and his host concerning gossip and the circulation of news from the tree of Cracow to the songs with thinly veiled references to public events and persons and novels with keys that were sometime sold separately. Cf. the site of Wisconsin Public Radio
<http://www.wpr.org/book/050410a.html>, program #05-04-10A, May 21 2006, 1 :00PM series 'To the Best of Our Knowledge.'